

Nicole Pelletier

(Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3)

**« Von einer Sprache zur anderen passieren Verwandlungen »<sup>1</sup>:  
vivre, écrire en deux langues**

Les lignes qui suivent, en introduction aux communications présentées lors du colloque de Bordeaux, aborderont le thème par son versant littéraire : bilinguisme et littérature / « in zwei Sprachen schreiben ». Un bref aperçu de la diversité des situations concernées sera l'occasion d'évoquer le cas des écrivains contemporains de langue allemande susceptibles d'être rattachés à la catégorie du bilinguisme littéraire. Surtout, il permettra de donner la parole à quelques auteurs, d'entendre leurs témoignages : spécialistes du langage et de l'observation de soi, ils décrivent avec perspicacité, sensibilité et talent une expérience que tout praticien, même modeste, du bilinguisme<sup>2</sup> connaît en réalité intimement.

Un écrivain bilingue est naturellement, au sens strict, un écrivain écrivant en deux langues. Ainsi existe-t-il, si l'on prend l'exemple de l'allemand et du français, une tradition, réduite certes, du bilinguisme littéraire : Yvan Goll, René Schickele, Raoul Hausmann, parmi d'autres, ont écrit successivement ou alternativement en allemand et en français. Plus près de nous, Georges-Arthur Goldschmidt ou encore Anne Weber s'inscrivent à leur tour dans cette tradition. Yoko Tawada, l'invitée du colloque de Bordeaux, qui écrit et publie alternativement en japonais et en allemand, lorsqu'elle ne combine pas les deux langues en de curieux montages, incarne elle aussi de façon exemplaire le bilinguisme littéraire *stricto sensu*.

Au-delà de ces cas, l'usage tend cependant à étendre la notion d'écrivain bilingue à ces auteurs, autrement plus nombreux, qui « ont changé de langue » et dont par conséquent la langue d'écriture se trouve être distincte de leur langue maternelle.

<sup>1</sup> Müller, Herta : « In jeder Sprache sitzen andere Augen » (Vorlesung im Rahmen der Tübinger Poetik-Dozentur 2001), in : H. M. : *Der König verneigt sich und tötet*, München / Wien : Hanser, 2003, p. 25.

<sup>2</sup> On entendra du reste ici par bilinguisme non la maîtrise parfaite, mais la pratique habituelle de deux langues.

Ce phénomène, comme le précédent, se rencontre le plus souvent en relation avec une situation d'exil ou d'expatriation. Il concerne notamment aujourd'hui, pour la littérature germanophone, l'essentiel de cette *Migrantenliteratur* qui a pris le relais de la *Gastarbeiterliteratur* vers la fin des années 1970 et qui est le fait, sinon de migrants eux-mêmes, du moins d'auteurs « issus de l'immigration », vivant dans un pays de langue allemande tout en étant originaires d'une autre aire culturelle et linguistique. Une des toutes premières anthologies regroupant des textes de ces auteurs, en 1983, portait du reste sensiblement le même titre que le présent colloque : « In zwei Sprachen leben ». On sait quelle position les auteurs germanophones d'origine étrangère, d'une productivité et d'une diversité remarquables, connus, lus, traduits, médiatiques parfois, occupent aujourd'hui au sein d'une littérature de langue allemande qui s'internationalise à travers eux. Leur production est devenue au fil des années toujours plus visible, au point, comme on le lit parfois, de constituer une nouvelle, une quatrième littérature de langue allemande.<sup>3</sup> L'existence, l'importance et la spécificité de cette nouvelle littérature germanophone sont reconnues depuis 1985 par un prix littéraire propre, le Prix Adelbert von Chamisso, qui récompense chaque année un auteur de langue allemande dont la langue maternelle n'est pas l'allemand.<sup>4</sup> Si le Prix Chamisso a parfois été critiqué dans son principe pour l'isolement, le « ghetto » où il peut sembler enfermer les auteurs, la qualité, la légitimité de ses lauréats est, elle, incontestée et illustre abondamment la productivité littéraire de la condition bilingue : Cyrus Atabay, Yoko Tawada, Emine Sevgi Özdamar, Ilma Rakusa, Zsuzsa Bánk, Feridun Zaimoglu, Zsuzsanna Gahse ...

---

<sup>3</sup> Cf. Briegleb, Klaus und Weigel, Sigrid (Hrsg.): *Gegenwartsliteratur seit 1968*, München : Hanser, 1992 (Hansers Sozialgeschichte der deutschen Literatur, Bd. 12), p. 226-229.

<sup>4</sup> Le prix Chamisso de la Fondation Robert Bosch est présenté de la façon suivante : « Der Literaturpreis wird seit 1985 jährlich in München verliehen. Berücksichtigt werden Autoren nichtdeutscher Muttersprache, die mit ihrem Werk einen wichtigen Beitrag zur deutschsprachigen Literatur leisten ». Il existe également, depuis 2001, soutenue elle aussi par la Fondation Robert Bosch, une chaire de poétique Chamisso (*Chamisso-Poetikdozentur für Migrantenliteratur*) à l'Université de Dresde.

Il n'est pas sûr toutefois que le bilinguisme littéraire ne connaisse pas d'autres modalités encore, moins immédiatement apparentes, et qu'on ne puisse ou ne doive pas appliquer aussi la notion à des auteurs écrivant certes dans leur langue maternelle, mais sur fond de bilinguisme, de sorte que les effets littéraires du bilinguisme pourraient bien être présents dans leurs oeuvres. On citera ici le cas et le témoignage, très éloquent, de Herta Müller, qui fut jusqu'à son départ pour l'Allemagne de l'Ouest une des représentantes les plus en vue de la littérature allemande de Roumanie. Née en 1953, de nationalité roumaine mais appartenant à la minorité de langue allemande du Banat, Herta Müller a grandi en milieu germanophone, une germanophonie elle-même dédoublée en raison du classique clivage entre dialecte et langue standard. La jeune Herta Müller a appris le roumain au lycée, à Temesvar / Timisoara, à partir de l'âge de quinze ans. Quelques années plus tard, elle gagnait sa vie comme traductrice. Devenue écrivain, Herta Müller quitta la Roumanie de Ceausescu en 1987 pour s'installer en République fédérale d'Allemagne. Elle n'a jamais eu d'autre langue de plume que l'allemand, sa langue maternelle. Pourtant, assure-t-elle, son rapport à cette langue est modifié parce qu'elle en parle une autre, qu'elle vit ou a vécu en deux langues. Elle explique dans l'essai récent intitulé « In jeder Sprache sitzen andere Augen » ce que représente pour elle la connaissance du roumain. Exemples, images à l'appui, elle brosse une description minutieuse et concrète de l'expérience du bilinguisme, de la rencontre des langues dans ce qu'elle a de fondamental, et en l'occurrence de très stimulant, peut-être de déclencheur, pour l'écriture :

Im Dialekt des Dorfes sagte man: Der Wind GEHT. Im Hochdeutschen, das man in der Schule sprach, sagte man: Der Wind WEHT. Und das klang für mich als Siebenjährige, als würde er sich weh tun. Und im Rumänischen sagte man: Der Wind SCHLÄGT, *vîntul bate*. Das Geräusch der Bewegung hörte man gleich, wenn man schlägt sagte, und da tat der Wind nicht sich, sondern anderen weh. So unterschiedlich wie das Wehen ist auch das Aufhören des Windes. Auf Deutsch heißt es: Der Wind hat sich GELEGT – das ist flach und waagrecht. Auf Rumänisch heißt es aber: Der Wind ist STEHEN GEBLIEBEN, *vîntul a stat*. Das ist steil und senkrecht. Das Beispiel vom Wind ist nur eines von den ständigen Verschiebungen, die zwischen Sprachen bei ein und derselben Tatsache passieren. Fast jeder Satz ist ein anderer Blick. Das Rumänische sah die Welt so anders an, wie seine Worte anders waren [...]

Lilie, *crin*, ist im Rumänischen maskulin. Sicher schaut DIE Lilie einen anders an als DER Lilie. Man hat es auf Deutsch mit einer Liliendame, auf Rumänisch mit einem Herrn zu tun. Wenn man beide Sichtweisen kennt, tun sie sich im Kopf zusammen. Die feminine und maskuline Sicht sind aufgebrochen, es schaukeln sich in der Lilie eine Frau und ein Mann ineinander. Der Gegenstand vollführt in sich selber ein kleines Spektakel, weil er sich nicht mehr genau kennt. [...]

Von einer Sprache zur anderen passieren Verwandlungen. Die Sicht der Muttersprache stellt sich dem anders Geschauten der fremden Sprache. Die Muttersprache hat man fast ohne eigenes Zutun. [...] Von einer später dazugekommenen und anders daherkommenden Sprache wird sie beurteilt. Die Muttersprache ist fortan nicht mehr die einzige Station der Gegenstände, das Muttersprachenwort nicht mehr das einzige Maß der Dinge. Ja sicher, die Muttersprache bleibt unverrückbar, was sie einem ist. Im großen Ganzen glaubt man ihrem Maß, auch wenn dieses vom Geschau der dazukommenden Sprache relativiert wird. Die Muttersprache ist momentan und bedingungslos da wie die eigene Haut. [...]

Aber heute weiß ich, daß [das zögerliche Erlernen des Rumänischen], das mich unter das Niveau meines Denkens zwang, mir auch die Zeit gab, die Verwandlung der Gegenstände durch die rumänische Sprache zu bestaunen. Ich weiß, daß ich von Glück zu reden habe, weil das geschah.

Es wurde immer öfter so, daß die rumänische Sprache die sinnlicheren, auf mein Empfinden besser passenden Worte hatte als meine Muttersprache.[...] Ich habe in meinen Büchern noch keinen Satz auf Rumänisch geschrieben. Aber selbstverständlich schreibt das Rumänische immer mit, weil es mir in den Blick hineingewachsen ist.

Es tut keiner Muttersprache weh, wenn ihre Zufälligkeiten im Geschau anderer Sprachen sichtbar werden.<sup>5</sup>

Devenir bilingue, nous dit ou nous confirme ici Herta Müller, c'est voir l'univers familial vaciller imperceptiblement, c'est devoir prendre du recul par rapport à sa propre langue, à toute langue, découvrir qu'à chacune correspond un regard singulier sur le monde, partiel et partial, enrichir sa perception, élargir son expérience, développer sa conscience critique en même temps que sa sensibilité. Le travail de l'écrivain, en quelque langue qu'il s'exprime, en est forcément affecté : « aber selbstverständlich schreibt das Rumänische immer mit ». Voilà qui suggère une nouvelle définition, élargie, du bilinguisme littéraire : écrire dans une langue, fût-elle sa propre langue, avec et sous le regard d'une autre.

---

<sup>5</sup> Müller, Herta : « In jeder Sprache sitzen andere Augen » (Vorlesung im Rahmen der Tübinger Poetik-Dozentur 2001) in : H. M. : *Der König verneigt sich und tötet*, München / Wien : Hanser, 2003, p. 24, 25, 27.

Le témoignage de Herta Müller retient l'attention aussi parce qu'il évoque le cas du dialecte, et avec le couple dialecte / langue standard ce qui pourrait constituer une autre facette encore du bilinguisme, la constellation apparentée qu'on est convenu de désigner sous le nom de « diglossie ». Les germanistes connaissent en particulier par la littérature suisse cette variante du bilinguisme et en ont depuis longtemps étudié les effets littéraires : lorsqu'ils écrivent en *hochdeutsch*, les écrivains de Suisse alémanique, dont le dialecte, le *schwyzerdütsch*, est la langue de communication quotidienne, écrivent dans une langue qu'ils ressentent comme presque étrangère, une langue artificielle. Leurs témoignages convergent : « Deutsch, die Halbfremdsprache », note Max Frisch, « l'allemand, la langue à demi étrangère »,<sup>6</sup> tandis que son collègue Hugo Loetscher parle de « Zweisprachigkeit innerhalb der eigenen Sprache », « bilinguisme à l'intérieur de sa propre langue ».<sup>7</sup> La littérature suisse de langue allemande se nourrit en effet, pour l'exploiter dans les directions les plus diverses, non seulement stylistiques mais, plus largement, formelles ou aussi thématiques, de l'écart entre dialecte et *Hochdeutsch* / langue écrite ; sans doute est-elle même pour une part identifiable à ce déficit d'intimité avec l'allemand écrit, ce geste de mise à distance de la langue qui lui est inhérent. Et les auteurs inclinent tout naturellement à valoriser cette situation qui est la leur, et qu'ils aiment à décrire comme productrice de liberté et d'inventivité. L'écrivain suisse, explique par exemple Peter Bichsel, est avantagé : parce que l'allemand standard ne lui est pas familier, il peut en faire un usage conscient, il est à ce titre un écrivain né : « Der im Hochdeutschen ungewohnte Schweizer [ist] gegenüber der Sprache im Vorteil – er kann sie bewusst behandeln. »<sup>8</sup> Et lorsque son aîné Max Frisch dresse dans son journal pour en rendre grâce la liste des bienfaits de l'existence, ce qu'il appelle les

<sup>6</sup> Cité dans : Schenker, Walter : « Mundart und Schriftsprache », in : Beckermann, Thomas (Hrsg.) : *Über Max Frisch*, Frankfurt am Main : Suhrkamp, 1971, p. 298. Cf. aussi : « Ich habe stets ein Gefühl von Rolle, wenn ich Hochdeutsch spreche » (Frisch, Max : *Mein Name sei Gantenbein*, Frankfurt am Main : Suhrkamp, 1964, p. 36).

<sup>7</sup> Loetscher, Hugo : « Für eine Literatur deutscher Ausdrucksweise. Nicht ganz unpersonliche Ausführungen », in : Löffler, Heiner (Hrsg.) : *Das Deutsch der Schweizer : Zur Sprach- und Literatursituation der Schweiz*, Aarau : Sauerländer, 1986, p. 28.

<sup>8</sup> Bichsel, Peter : « Geschwister Tanner lesen », in : *Robert Walser, Pro Helvetia Dossier*, Berne : Zytglogge, 1984, p. 86.

*Dankbarkeiten*, il n'y fait pas figurer seulement les femmes, la rencontre avec Brecht ou Peter Suhrkamp, les enfants qu'il a eus, le plaisir de conduire, mais aussi, de façon nettement moins attendue, la tension entre dialecte et langue écrite, « die Spannung zwischen Mundart und Schriftsprache ».<sup>9</sup>

On n'aura garde bien sûr de confondre bilinguisme et diglossie.<sup>10</sup> Mais l'intérêt de l'interrogation sur la légitimité d'une acception du bilinguisme, singulièrement ici du bilinguisme littéraire, élargie à tel ou tel de ses avatars est qu'elle conduit, on le voit, à s'interroger sur l'essentiel : la nature profonde de l'expérience bilingue, de la vie ou de l'écriture sinon « en », du moins « entre » deux ou plusieurs langues. Et on n'est à vrai dire guère surpris aujourd'hui d'entendre louer les vertus stimulantes du bilinguisme pour l'écriture. Siècle de l'exil, le XX<sup>e</sup> siècle fut aussi celui des grands écrivains polyglottes, et il nous a habitués à la réflexion sur ce thème. On se souvient par exemple que Gilles Deleuze, observant l'isolement linguistique de grands auteurs comme Kafka, Beckett, Ionesco, Celan ou Gherasim Luca, en était arrivé à définir le grand écrivain par sa capacité à devenir « bilingue dans sa propre langue », et qu'il exhortait en conséquence à un bilinguisme ainsi redéfini :

Nous devons être bilingue même en une seule langue, nous devons avoir une langue mineure à l'intérieur de notre langue, nous devons faire de notre propre langue un usage mineur. Le multilinguisme n'est pas seulement la possession de plusieurs systèmes dont chacun serait homogène en lui-même ; c'est d'abord la ligne de fuite ou de variation qui affecte chaque système en l'empêchant d'être homogène. Non pas parler comme un Irlandais ou un Roumain dans une autre langue que la sienne, mais au contraire parler dans sa langue à soi comme un étranger.<sup>11</sup>

---

<sup>9</sup> Frisch, Max : *Tagebuch 1966-1971*, Frankfurt am Main : Suhrkamp, 1972, p. 255.

Raymond Queneau diagnostiquait naguère pour la France, en raison de l'écart exceptionnellement flagrant qui y existait selon lui entre la langue écrite enseignée et la langue parlée quotidienne, une situation comparable à celle de la Suisse alémanique, une diglossie française fondamentale qui placerait les écrivains français contemporains devant un problème analogue. Et il concluait : « Le bilinguisme est donc nécessaire en France » (Queneau, Raymond : « Ecrit en 1955 », in : R. Q. : *Bâtons, chiffres et lettres*, Paris : Gallimard, 1994 (1965), p. 63-64, 66).

<sup>10</sup> « L'étroite parenté génétique qui caractérise les deux niveaux dans une situation de diglossie n'est pas le seul critère qui la distingue du bilinguisme. Une autre différence est que la population tout entière se trouve confrontée à deux normes. » (Hagège, Claude : *L'Enfant aux deux langues*, Paris : Odile Jacob, 2005 (1996), p. 255).

<sup>11</sup> Deleuze, Gilles / Parnet, Claire : *Dialogues*, Paris : Flammarion, 1977, p. 10-11.

Ramené à sa marginalité essentielle, le bilinguisme selon Deleuze est cet « usage mineur » de la langue qui déjoue les codifications, qui est libérateur et créateur parce qu'il échappe à l'évidence, la coïncidence, l'adhérence, parce qu'il est, comme le philosophe le dirait en un mot, « déterritorialisant ». Et il est pour cela la condition même de l'écriture.<sup>12</sup>

On reviendra toutefois, au terme de ce tour d'horizon rapide, à la forme la plus canonique du phénomène, évoquée en commençant, pour donner cette fois la parole à Anne Weber. Allemande résidant en France, Anne Weber écrit et publie dans les deux langues. Elle pratique de plus la traduction et l'auto-traduction (de l'allemand vers le français et du français vers l'allemand). Dans un petit texte rédigé en réponse à une enquête du *Monde des livres* auprès d'écrivains francophones d'origines diverses, cette professionnelle très complète du bilinguisme littéraire évoque avec humour et fantaisie son statut d'immigrée linguistique, le rapport à « l'autre langue », l'étrangère au-dedans d'elle. Elle suggère la différence entre le familier et l'intime, l'aventure de la vie et de l'écriture dans une langue adoptive, donne à entendre la légèreté, la fantaisie, la clairvoyance qu'elle y gagne, le plaisir précisément de la « déterritorialisation » :

[...] phrase française, [...] petite étrangère qui, lovée dans [mon] cerveau, feint d'y être née et de n'avoir jamais connu d'autres paysages [...] je te connais, jolie demandeuse d'asile. Tu m'es familière, mais tu n'es pas de ma chair, ce n'est pas toi qui me donnais à manger quand j'étais enfant. Tu as élu domicile dans mon cerveau à l'époque où il y avait encore de la place pour toutes les richesses que tu apportais ; tu as pu les étaler ; ce sont les billes avec lesquelles, aujourd'hui, je joue. Comme nous sommes des êtres terriblement distincts, toi et moi, je peux te contempler à ma guise, te voir tel qu'on ne se voit jamais soi-même, je peux détailler ton costume et ton ossature, suivre avec curiosité le réseau des tendons et des vaisseaux sanguins. Et plus aisément sans doute qu'un autochtone, je peux voir en ces vaisseaux des navires.<sup>13</sup>

<sup>12</sup> En termes plus classiques, Adorno, à propos de Heine, disait probablement un peu la même chose, sur le mode il est vrai du constat, non de l'exhortation : « Nur der verfügt über die Sprache wie über ein Instrument, der in Wahrheit nicht in ihr ist ». Theodor W. Adorno, « Die Wunde Heine », in : Th. W. A. : *Noten zur Literatur I*, Frankfurt am Main : Suhrkamp, 1963, p. 146.

<sup>13</sup> Weber, Anne : *Le Monde des Livres*, vendredi 17 mars 2006, p. 3.

Les écrivains, ces écrivains sont des bilingues heureux. Ils perçoivent, utilisent le bilinguisme comme une force, un atout ; peut-être, pour certains d'entre eux en tout cas, est-ce même lui qui fit d'eux des écrivains. Pour introduire plus complètement ou plus équitablement aux contributions qui suivent, ne pas céder non plus à la tentation d'une présentation trop irénique, on quittera cependant à la fin de cette introduction le bilinguisme littéraire et ses avatars et on esquissera plutôt que de conclure un changement d'angle et de tonalité. On invoquera néanmoins ici encore un témoignage littéraire. Dans son récit autobiographique *Kindergeschichte*, l'écrivain autrichien Peter Handke, lui-même voyageur et traducteur sinon écrivain bilingue, décrit avec une rare précision l'inconfort de la vie en deux langues, la souffrance d'une enfant affrontée à l'apprentissage non tant d'une langue étrangère que du bilinguisme même. La petite fille est peut-être âgée alors de huit ou neuf ans ; sa langue maternelle est l'allemand ; elle vit avec son père dans la banlieue parisienne. Elle a appris le français sans effort. Pour autant, l'« enchantement de l'enfant aux deux langues »<sup>14</sup> lui est inconnu : l'expérience du bilinguisme n'est pas ici, comme chez les écrivains souverains que nous citions, la découverte ravie d'un élargissement du monde ou de la conscience du monde ; nul émerveillement chez ce petit locuteur bilingue, aux prises au contraire avec l'étrangeté, le dédoublement de soi, un clivage douloureux de l'existence, la sécurité natale perdue. Le texte de Handke dit remarquablement lui aussi ce qu'est le bilinguisme en tant que vécu intime. Et il ne faut pas s'y tromper : sur la nature de l'expérience du bilinguisme, son témoignage en dépit des apparences ne s'oppose pas à ceux cités plus haut, au contraire. Sous un jour négatif ou positif, c'est bien toujours la même expérience qu'on nous décrit : la prise de conscience d'une non-coïncidence, la découverte - inconfortable ici, délicieuse là, et toujours troublante - qu'il y a un peu de jeu entre la langue et le monde, entre soi et la langue, entre soi et soi :

Aber der größte Zwiespalt all der Jahre in dem anderen Land wurde immer wirksamer und war dann auch durch keine sonstige Harmonie mehr wegzudenken. Während die

---

<sup>14</sup> Hagège, Claude : *L'Enfant aux deux langues*, Paris : Odile Jacob, 2005 (1996), p. 278.



fremde Sprache dem Erwachsenen, unmerklich langsam, vertraut geworden war, redete das Kind, das damit doch sehr bald besser umzugehen gelernt hatte als selbst die Landeskinder, diese zweite Sprache nur mit Widerwillen. Es war zu erkennen, dass die sogenannte Zweisprachigkeit nicht bloß, wie man sagte, ein Schatz war, sondern auf die Dauer auch eine schmerzhaftes Gespaltenheit bewirkte. Zu Hause mit dem Mann gebrauchte das Kind nie die Fremdsprache (höchstens im Unernst) und hörte andererseits den ganzen Schultag lang kein Wort in seiner Haussprache. Wenn es dann, auch außerhalb des Schulbetriebs, mit den Einheimischen verkehrte, glaubte der Erwachsene oft sein eigenes Kind nicht zu kennen : mit der anderen Mundart bekam es eine andere Stimme, zog andere Mienen und vollführte andere Gebärden. Aus der fremden Sprechweise folgte also auch ein ganz fremder Bewegungsablauf : wie nachgemacht und gekünstelt das eine, so marionettenhaft das andre – und daran war nicht mehr nur Angst zu bemerken, sondern schon Außersichsein [...] Jedenfalls war dem Kind bei der Rückkehr ins Haus und damit in sein ursprüngliches Idiom immer neu eine Entspannung anzumerken, in der es wieder gern redete, einen ruhigeren Körper bekam und stiller die Blicke schweifen ließ. Beschrieb es nicht auch selber, wie es sich für die Zweitsprache jedesmal innerlich zurechtrücken und vor allem die Stimme ganz anders « einstellen » müsste ?

Der Zwiespalt wurde im Lauf eines Jahres oft vergessen ; aber als etwas Heilloses zeigte er sich am Ende der schulfreien Zeit, die das Kind jeweils im Herkunftsland verbrachte. Der Schmerz der Ankunft zwischen dem Gewirr der fremden Aufschriften und Laute war danach mit keinem anderen Schmerz vergleichbar ; es gab kein eisigeres Ausland als diese fremdsprachige Vorstadt.

An solchen Ankunftstagen stand es jedesmal fest, dass die Rückkehr in ein heimatliches Sprachgebiet etwas Notwendiges war, und zwar möglichst rasch [...] <sup>15</sup>

---

<sup>15</sup> Handke, Peter : *Kindergeschichte*, Frankfurt am Main : Suhrkamp, 1981, p. 115-117. Voir, pour une description tout aussi désenchantée de la vie dans une langue étrangère : Julia Kristeva, *Etrangers à nous-mêmes*, Paris : Gallimard, 1991 (1988), notamment la partie intitulée « Le silence des polyglottes », p. 26 et suivantes.

## Bibliographie

- Adorno, Theodor W.: « Die Wunde Heine », in: Th. W. A. : *Noten zur Literatur I*, Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1963, p. 146-154
- Bichsel, Peter: « Geschwister Tanner lesen », in: *Robert Walser, Pro Helvetia Dossier*, Bern: Zytglogge, 1984, p. 79-88
- Briegleb, Klaus und Weigel, Sigrid (Hrsg.): *Gegenwartsliteratur seit 1968*, München: Hanser, 1992 (Hansers Sozialgeschichte der deutschen Literatur, Bd. 12)
- Deleuze, Gilles / Parnet, Claire: *Dialogues*, Paris: Flammarion, 1977
- Fernandez-Bravo, Nicole / Henninger, Peter / Pille, René-Marc / Raboin, Claudine (dir.): *L'Exterritorialité de la littérature allemande*, Paris: L'Harmattan, 2002
- Frisch, Max: *Mein Name sei Gantenbein*, Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1964
- Frisch, Max: *Tagebuch 1966-1971*, Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1972
- Hagège, Claude: *L'Enfant aux deux langues*, Paris: Odile Jacob, 2005 (1996)
- Handke, Peter: *Kindergeschichte*, Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1981
- Kristeva, Julia: *Etrangers à nous-mêmes*, Paris: Gallimard, 1991 (1988)
- Loetscher, Hugo: « Für eine Literatur deutscher Ausdrucksweise. Nicht ganz unpersönliche Ausführungen », in: Löffler, Heiner (Hrsg.): *Das Deutsch der Schweizer: Zur Sprach- und Literatursituation der Schweiz*, Aarau: Sauerländer, 1986, p. 25-39
- Müller, Herta: « In jeder Sprache sitzen andere Augen » (Vorlesung im Rahmen der Tübinger Poetik-Dozentur 2001), in: H. M.: *Der König verneigt sich und tötet*, München / Wien: Hanser, 2003, p. 7-39
- Queneau, Raymond: « Ecrit en 1955 », in: R. Q.: *Bâtons, chiffres et lettres*, Paris: Gallimard, 1994 (1965), p. 63-89
- Schenker, Walter: « Mundart und Schriftsprache », in: Beckermann, Thomas (Hrsg.): *Über Max Frisch*, Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1971, p. 287-299
- Steiner, George: *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, Paris: Albin Michel, 1978
- Weber, Anne: *Le Monde des Livres*, vendredi 17 mars 2006, p. 3